

allemand le *J'ai pardonné* et le *Roi des Aulnes*, mais il manque cependant, à moins que d'être très familiarisé avec la langue et la parler couramment, — ce qui est le cas de bien peu d'auditeurs français, — cette faculté qui permet de saisir le mot en même temps que la note, condition indispensable pour déterminer en nous une émotion.

Cela ne veut pas dire que, faute de cette compréhension totale et absolue, l'audition d'une mélodie en langue étrangère ne présente aucun intérêt. La forme du contour mélodique, la séduction qu'exerce une belle voix jointes à une interprétation artistique, ne sont évidemment pas choses négligeables et expliquent que, sous l'influence d'une mode grâce à laquelle moins on comprend plus on se montre satisfait, la mélodie étrangère ait pu prendre dans nos concerts une place importante.

Mais comment se refuser les joies bien plus hautes, l'ivresse sans mélange que procure la compréhension totale et intime d'une œuvre ? Comment ne pas souhaiter éprouver le tressaillement résultant de la pénétration dans notre sensibilité d'une musique ayant fleuri sur un texte français ?

Le domaine de notre mélodie française est malheureusement trop peu connu. Evidemment il n'est pas rare de rencontrer sur un programme des chants de Berlioz, de Saint-Saëns ou de Fauré, mais combien d'autres auteurs moins célèbres qui ont composé de véritables joyaux mélodiques ne restent connus que par un très petit nombre d'initiés. Si nous ne craignons de mêler des personnalités à une question d'ordre général, nous ne manquerions pas d'aligner une dizaine de noms et de titres d'œuvres pouvant être placés à côté des plus fameux.

Comment remédier à cet état de choses ?

Ne pourrait-on organiser la saison prochaine, dans les meilleures conditions artistiques et en lui donnant le retentissement qu'une telle manifestation comporterait, une sorte d'exposition du *Lied français* ?

Quelque chose a déjà été fait dans ce sens et ces deux mots ont servi de titre à trois concerts récemment donnés par M. Mauguère. Il y a deux ans, M. Lenormand avait commencé pareille tâche et actuellement M. Engel et M^{me} Bathori tendent vers le même but. Mais leurs efforts, si vaillants soient-ils, sont trop personnels et trop isolés pour avoir un effet durable.

Il faudrait qu'un groupe autorisé, indépendant et disposant d'un moyen d'action, fit appel d'une part aux compositeurs et aux interprètes, d'autre part au public et organisât l'exposition collective dont nous parlions plus haut. Il y recevrait aussi bien les maîtres du passé que ceux du présent et ceux de l'avenir, c'est-à-dire les jeunes, et nous souhaiterions même qu'il accorde une place aux compositeurs étrangers ayant écrit des mélodies sur des textes français. On ne pourrait ainsi nous accuser d'enfermer l'art dans un nationalisme exclusif. Une telle organisation ne manquerait pas de stimuler le zèle des musiciens et de provoquer l'éclosion de cycles comme nous en possédons déjà quelques-uns de remarquables.

N'oublions pas que nous avons d'admirables interprètes qui ne manqueraient pas d'assurer par leur talent le succès de ces séances.

Enfin, de même qu'au milieu d'une salle dont tous les murs sont couverts de toiles peintes, il est agréable de reposer un instant ses yeux sur la blancheur d'une forme harmonieusement sculptée dans le marbre, on pour-

rait rompre l'uniformité du chant par une pièce instrumentale judicieusement choisie.

La parole est maintenant aux intéressés. C'est à eux de nous dire ce qu'ils pensent de notre projet et s'ils sont disposés à nous suivre dans notre œuvre de propagande en faveur de la Mélodie française.

Une autre lacune existe, croyons-nous, et c'est pour la combler que nous ouvrons dès aujourd'hui une rubrique intitulée : *Vers et Proses pour le Lied*.

Nous répondons ainsi à un désir maintes fois exprimé par les compositeurs : celui d'avoir à leur disposition des pièces en vers ou en prose qui par leur brièveté, leur intensité, leur dédain volontaire des effets littéraires, se prêtent spécialement à la mise en musique.

Les hommes de lettres écrivant pour les musiciens sont en nombre si restreint que ceux-ci se voient souvent contraints ou d'essouffler leur inspiration le long de poèmes démesurés, ou de pratiquer des coupures dans le canevas poétique, ou de plaquer sur leur musique des paroles quelconques. Ils pêchent dans les trois cas contre l'esprit du *lied*, qui est par essence la fusion intime et raisonnée du verbe et de l'harmonie, l'expression poignante et ramassée d'un état de l'âme.

Or, c'est précisément cette forme d'art si délicate et profonde que nous voudrions servir. Certes, il existe dans notre littérature bon nombre de pièces répondant à ses exigences ; mais nos musiciens s'en sont emparés ; ils réclament à présent des matériaux nouveaux. Nous leur en fournissons. Nous sommes sûrs de mériter par là la reconnaissance des spécialistes du *lied* qui viendront renouveler ici les sources de leur inspiration.

Mais ce n'est pas à eux seuls que nous nous adressons ; nous voudrions que tous les musiciens français s'essayassent dans cette forme hautement artistique pour laquelle l'exemple des maîtres nationaux et les qualités de charme et de concision qui sont celles de leur race les préparent si bien.

Notre joie serait grande si nous pouvions contribuer au développement du *Lied Français*.

Nous faisons appel, pour nous seconder dans notre tentative, à des hommes de lettres qu'une assidue collaboration avec d'éminents compositeurs familiarise avec les difficultés de ce genre très spécial. Nous accueillerons avec plaisir les envois qu'on pourra nous faire, pourvu qu'ils offrent un caractère franchement lyrique et nous paraissent *musicables*. Car, nous le répétons, notre but en ouvrant cette rubrique est de rendre service aux musiciens français, et non d'hospitaliser des poètes en mal de sonnets ou de ballades.

Les œuvres qui paraîtront ici demeurent, bien entendu, la propriété de leurs auteurs. Il suffira, pour traiter avec eux, de leur écrire au *Monde Musical*.

A. MANGEOT.



LETTRE D'ALLEMAGNE

M. Florent Schmitt, grand Prix de Rome, après avoir passé deux ans à la Villa Médicis, vient de faire son stage réglementaire en Allemagne. Il nous adresse de Berlin, où il est encore en ce moment, l'intéressante lettre que voici :



Nous dit Berlin la ville du monde où l'on fait le plus de musique : faut-il en déduire qu'elle soit la ville la plus musicale du monde ? Je ne le crois pas, la quantité remplace trop souvent la qualité et,

devant toutes ces affiches et tous ces programmes, je ne puis sans mélancolie constater la profusion de sons égrenés pour rien, sans aucun profit pour l'art. C'est d'abord, plus innombrable que dans aucune capitale, la cohorte envahissante des pianistes qui, tous les soirs, répètent à l'envi les mêmes polonaises, les mêmes concertos, les mêmes rhapsodies. Ils ne les comprennent pas toujours très bien, exécutant Schumann avec brutalité, Beethoven avec mièvrerie, Chopin sans passion et dans un rythme d'une implacabilité militaire. Mais le public n'est pas très exigeant. Il leur demande seulement d'être illustres. D'ailleurs, ce n'est ni de la beauté de l'œuvre ni de l'intelligence de l'interprétation, mais des doigts des virtuoses, des bras du chef d'orchestre, de la bouche de la chanteuse que semblent uniquement préoccupés ces grands enfants que sont pour la plupart les auditeurs. Ils vont au concert non pour entendre mais pour regarder. Aussi sont-ils peu curieux d'inconnu et la nouvelle musique ne les intéresse-t-elle guère. En revanche ils se passionnent pour la Tétralogie comme si elle venait d'éclorre et ils portent aux nues Brahms et Tchaikowsky (plût à Zeus que ni lui ni son trio ni son deuxième concerto n'eussent jamais vu le jour). Un coup d'archet du *Wunderkind* (1) Vecsey compte infiniment plus que tout ce qui a été écrit depuis un quart de siècle : Glazounow, Chabrier, Fauré, Debussy, d'Indy ne sont pas nés. Les critiques ont peu courtoisement déclaré l'*Apprenti sorcier* un inextricable *Mischmasch*, et ni M^{me} Lasne dans les si claires et si exquises mélodies que sont *Clair de lune* et *Secret*, ni M^{me} de Nocé dans *l'Invitation au voyage* et *la Tour prends garde*, n'ont trouvé grâce devant leur féroce exclusivisme. Si une dissonance, si ingénieuse soit-elle, ne sonne pas familièrement à leurs oreilles inhospitalières, l'œuvre est impitoyablement condamnée, sous prétexte qu'elle manque d'émotion et de simplicité. Epris avec fureur de l'accord parfait, ils ne songent pas que, pour conserver toute sa force et son expression, il ne doit être employé qu'avec la plus extrême réserve.

Mais les temps sont changés : la musique, cette langue universelle d'autrefois, a fait place au volapuk et à l'esperanto. L'art a plus de frontières que jamais et je ne crois pas à un désarmement possible entre les Debussystes et les Tchaïkowskystes. Par ailleurs je ne le souhaiterais pas aux premiers, qui n'auraient rien à y gagner.

En dehors des milliers de virtuoses célèbres et inutiles qui, chaque soir, travaillent dans les music-halls Bechstein ou Philharmonique, il n'est une joie de reconnaître qu'il existe pourtant quelques vrais artistes. Parmi ces

(1) Enfant prodige.

heureuses exceptions, Wladimir Tchernikoff, un jeune russe de Genève, m'a particulièrement séduit par son interprétation ardente et émue de la *Sonate en si mineur* de Liszt, que je n'avais jamais entendu exécuter de telle sorte, non plus que l'admirable *Valse* de Bakirew.

Pendant la sainte semaine, les concerts dits spirituels ont naturellement sévi avec énergie. La *Messe en ré*, l'œuvre la plus étonnante avec la septième symphonie, fut dirigée fort habilement par le docteur en musique F. Gernsheim. Hermann Zilcker, un des plus intéressants parmi les jeunes, fit entendre sa pittoresque symphonie, qui n'a cependant rien de mystique, pas plus d'ailleurs que les gracieux *lieder* de Lucien de Flagny ni la belle et émouvante *Klage von Nausicaa* de Boëhe, un inconnu de génie.

A Leipzig, le mois dernier, exécution de la neuvième et inachevée *Symphonie* de Brückner. Le premier morceau rappelle, en l'incohérence de sa forme, celui de la septième. Les idées y sont tour à tour plates et nobles. En général l'originalité en est exclue et il s'en dégage, toute réflexion faite, une fâcheuse impression de monotonie. Quant au *scherzo*, c'est un pur chef-d'œuvre d'esprit et de vie, en même temps que de facture et d'instrumentation. Malheureusement les clarinettes et les hautbois germaniques y manquent de la subtilité coutumière à nos *harmonistes* du Châtelet ou de la rue Blanche, si admirés et enviés ici et en Italie.

A présent, les concerts se meurent, les concerts sont morts, et le Tout-Berlin, le Tout-Leipzig, le Tout-Erfurt, brisés par tant d'émotions et d'enthousiasmes, se disséminent à travers les continents et puisent pour la saison prochaine de nouvelles forces en d'équivalables villégiatures.

Florent SCHMITT.



Bordeaux. — Première représentation de *Thamyris*, conte lyrique en 5 actes, paroles de MM. Jean Sardou et Jean Gouxouilh, musique de M. Jean-Ch. Nougues.

Ce fut un grand, un beau, un légitime succès dès le soir de la première, succès pleinement ratifié par le public des salles suivantes, car la triomphante *Thamyris* tient toujours l'affiche, et, en ces fins de saison où le public de province se montre réfractaire aux plus belles promesses, M. Frédéric Boyer, le sympathique directeur, peut se déclarer satisfait.

Du reste, ce n'est que justice, car la conscience avec laquelle il a monté l'œuvre, les sacrifices qu'il s'est imposés pour lui donner un cadre luxueux, n'ont pas peu contribué à la réussite finale du conte lyrique des trois jeunes auteurs (trois vrais jeunes, dont l'aîné n'a pas vingt-huit ans).

D'abord le sujet, d'une poésie exquise, originale, mais fécond aussi en situations théâtrales intenses d'intérêt et d'action (M. Jean Sardou a du reste de qui tenir).

Thamyris est reine d'Assyrie, et dans son palais de diamants et de beryls, elle languit et s'étiole du mal de ne jamais aimer, car, à sa naissance, le Pharaon son père, sur le conseil des prêtres qui avaient lu dans les astres les signes d'amour et de mort enlacés pour la destinée de la jeune princesse, écarta la fée d'Amour de son berceau entouré des autres fées apportant toutes leur don.

« Thamyris » a grandi; maintenant elle règne et le lourd ennui pèse sur elle; languide et morne, elle vit sans un sourire, sans un frisson, elle repousse tous les prétendants que lui proposent ses conseillers, d'où le mécontentement sourd de son peuple, lassé d'être gouverné par une frêle main de femme.

Mais la fée d'Amour veille, et, sous les traits d'une mystique inconnue, elle va, par les monts de Lybie, jusqu'à la caverne de la sorcière Odar, l'éternelle chercheuse de philtres. « Je t'apporte le philtre d'Amour, l'eau du Jardin des Désirs, si tu obéis à mon ordre: il te faut aller vers Thamyris et lui donner ce philtre. » Odar part et se glisse furtivement dans les jardins de la princesse; celle-ci est rêveuse sur ses terrasses, elle écoute Odar et boit le philtre; soudain les fleurs entr'ouvrent leurs corolles, et, aux cantiques d'Amour qui s'en exhalent, le merveilleux Jardin des Désirs apparaît aux yeux de la princesse extasiée. Après le rêve, la poignante réalité.

La révolte a éclaté. Brisant les portes du palais, massacrant les gardes, les hordes sanguinaires envahissent les galeries aux cris: « Un roi! A mort la princesse d'Ennui! » Thamyris est seule, tragique, barrant de ses deux bras frêles les portes qui protègent les siens; devant sa beauté désarmée, la tourbe recule, mais Yadaur le batelier fouaille ses camarades pusillanimes, et prenant brutalement dans ses bras nerveux la petite princesse, il l'étreint d'un baiser profanateur.

Une émotion ardente envahit le cœur de Thamyris sous ce premier baiser, le philtre est vainqueur, elle aime le batelier, et quand, ses troupes à leur tour victorieuses de la révolte, le moment est venu de châtier terriblement les rebelles, elle cache, farouche amoureuse, Yadaur et se livre à lui.

Mais l'aube prochaine a lui... les sonneries des camps qui s'éveillent lui rappellent sa royauté et la promesse qu'elle a faite, au moment du danger, d'épouser le prétendant qui la délivrerait. C'est le satrape Magaheb qu'elle doit couronner comme époux, elle fuira le soir même avec Yadaur vers des cieux inconnus. Maintenant, il faut se séparer... Yadaur fuit dans les jardins, mais les gardes l'ont reconnu comme le chef de la révolte, et, du haut des terrasses, le percent de flèches. Il vient rouler sanglant aux pieds de son aimée, et, affolé de son impuissance à l'entrée triomphale de Magaheb, il frappe la pâle amoureuse, heureuse de ne pas lui survivre. Les astres avaient dit vrai.

Sur ce conte bleu, dont une analyse sèche et succincte ne saurait évoquer l'éclat chatoyant et la grâce, Jean-Ch. Nougues a composé une partition d'une étonnante fraîcheur de jeunesse et de séduction, d'une inspiration tour à tour puissante ou langoureuse, toujours bien personnelle et prenante.

Par-dessus tout, la sincérité, l'assurance, un tempérament théâtral nettement accusé et trop rare parmi les producteurs de notre époque; à ces qualités essentielles, se joignent une écriture élégante, d'harmonie compétente, une orchestration harmonieuse et très colorée reconstituant bien l'aspect d'une mosaïque aux temps fabuleux des satrapes et des mages.

Parmi les pages les plus remarquées citons-nous tout le prologue (la caverne de la sorcière), d'un souffle lyrique admirable et d'une étrangeté troublante (remarquablement chanté par M^{me} Geraldine (l'Inconnue) et M^{me} Nady-Blancard (Odar), l'apparition paradisiaque du Jardin des Désirs, où les chœurs au lointain font passer de si frissonnantes caresses, et l'acte des terrasses de la princesse, où l'exquise Lina Pacary trouva un de ses plus beaux triomphes, bien mérité du reste, car elle fut

une Thamyris de superbe allure, marmoréenne et froide, puis tragique et passionnée; à ses côtés M. Séveilhac fit une saisissante création du batelier Yadaur, dans la rudesse et les transports duquel peut se déployer son organe valeureux. A citer encore M^{lle} Darmières, la gracieuse Illys, M. Bourillon, un Staa de belle allure, etc... etc...

N'oublions pas, en terminant, l'ovation faite au jeune maître, rappelé à plusieurs reprises sur la scène par les applaudissements enthousiastes, succès auquel Jean-Ch. Nougues associa, d'une chaleureuse poignée de main, son chef d'orchestre et ami M. Montagné, qui apporte tout son dévouement et son talent à l'interprétation de *Thamyris*.

François THIBAUD.

Lyon. — Une très intéressante tentative vient d'être réalisée au théâtre de Lyon, qui a donné deux cycles complets du *Ring des Niebelungen*. Sans doute les exécutions des quatre grands drames wagnériens n'ont pas été à l'abri de tout reproche, mais le seul fait d'avoir pu se faire succéder des ouvrages de l'importance de l'*Or du Rhin*, de la *Walkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule* constitue un effort artistique des plus louables. Il faut mettre hors pair, parmi les nombreux interprètes qui ont pris part à l'exécution, M^{lle} Janssen dans Sieglinde et dans Brunnehilde et M. Verdier dans Siegfried. Bon orchestre sous la direction de M. Flon.

Nice. — Une soirée sensationnelle vient d'être donnée à l'Opéra. M^{lle} Alice Williams, jeune cantatrice américaine qui n'avait jamais abordé la scène, vient de faire ses débuts dans *Faust*. Ce fut un succès triomphal, la jeune cantatrice est merveilleusement douée, le rôle de Marguerite a été rendu à la perfection; on a bissé l'*Air des Bijoux* et le trio du dernier tableau: *Anges pu. s...* et à chaque acte c'était des acclamations tenant du délire. M^{lle} Williams a chanté le rôle avec une aisance parfaite et grande sincérité; très maîtresse d'elle-même, elle a déployé de grandes qualités scéniques. La voix est souple et étendue et le triomphe obtenu fait espérer beaucoup pour l'avenir.

J. DE FAYS.

Bruxelles: Théâtre de la Monnaie. — Rien de bien sensationnel depuis ces trois dernières quinzaines, à part la *Tosca* de Puccini, qui vient de nous être donnée de façon vraiment remarquable, tant au point de vue de l'interprétation que de la mise en scène, en tous points admirable. Les rôles principaux étaient magnifiquement tenus par M^{me} Poquet-d'Assy, MM. Dalmorès et Albers.

En dehors de cette première, les reprises de la *Flûte enchantée*, *Roméo et Juliette*, le *Toréador* d'Adam, et en dernier lieu de la *Walkyrie* avec M^{me} Litvinne, avec le répertoire courant, ont rempli le programme de notre première scène lyrique.

F. LEURIAUX.

Weimar. — *Le Bouddha*: grand opéra en trois actes et un prélude par Max Vogrich.

L'Hoftheater de Weimar vient d'attirer de nouveau sur lui l'attention par la représentation de cette pièce, dont les héros et héroïnes sont si éloignés de tout ce que nous avons coutume de voir habituellement sur les scènes lyriques et tragiques.

La première représentation a eu lieu le 6 mars devant tout le monde artiste d'Allemagne et fut un vrai succès pour l'auteur comme pour les acteurs.

Nous ne ferons pas l'analyse de l'œuvre, dont le détail nous entraînerait trop loin, parce que le sujet n'est pas assez dans nos mœurs pour qu'un bref aperçu ne le défigure pas. Nous dirons seulement que le nom de son auteur n'est pas inconnu, même en France, où Vogrich parut jadis comme pianiste concertant dans une superbe tournée à travers l'Europe. Déjà plusieurs oratorios, un opéra, *Wanda*, donné à Florence en 1875, et un autre, *Roi Arthur*, à Leipzig en 1893, avaient commencé une réputation que *le Bouddha* semble devoir établir et consacrer désormais.



LE SAMUD

CLAVIER MUET, DUCISSEUR BREVETÉ S. G. D. G.

Chez tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des Départements et chez M. L. PINET, seul concessionnaire, 66, Cours de Vincennes. Paris.